

André Vandevenne

Préface

Ce long, très long poème, huit chants, un prologue un épilogue, va sans doute à contre-courant de ce qui s'écrit aujourd'hui en poésie. Ce n'est pas un récit pour autant. À lire de près : loin de là, si même de-ci de-là, cela flirte avec la narration. Il m'a semblé que la rencontre du désir et de la mémoire était à même de recourber l'horizon et d'ouvrir un nouveau passage. Mauvais coup de pioche ? Assurément : *less is more, l'hénaurme, l'hybridation, pas toujours heureuse.* ⁽¹⁾ Nous avons appris, chemin faisant que *le temps fait monter le punctum et descendre le studium ; une chronique facétieuse tient mieux la distance que l'intertextualité et le biographématique, ces idoles d'un jour.* ⁽¹⁾ *Small is beautiful.* Je m'y suis essayé : tanka les jours fastes, les jours maigres : haïkus. Quelques mots à peine, suffisants pour trébucher. ⁽²⁾ Ici rien de tel, mais à l'autre bout de la chaîne, une quasi épopée où se retrouvent, par fragments et beaucoup d'insouciance, tout ce que j'ai aimé de la poésie depuis Rabelais. Par vents et marées, une longue histoire avec des notes venues lester ou prolonger, c'est selon, la progression du texte - *chambre d'écho* : la formule est de Jean Michel Maulpoix.

Tout poème est sa propre raison d'être. C'est vrai. Même pour celui-ci, du moins je l'espère. Les notes ne sont présentes que pour flécher le chemin du lecteur vers la Bibliothèque. Du moins celui qui aimerait en lire davantage. Attention : travaux. Il n'y a aucune nécessité de l'emprunter. Mais pour qui le voudrait - afin de ne pas ralentir la lecture du poème, les notes se trouvent dans un volume séparé. *Ralentir travaux* ⁽³⁾ est l'intitulé d'un livre à plusieurs mains, datant de 1930. Une rupture salutaire. La poésie donne à voir, ⁽⁴⁾ à sentir, à penser parfois – ce n'est pas défendu. À voir, certes, mais pas les nervures du texte, les circonvolutions du cerveau au travail, ni les livres sur la table d'écriture. Les poètes en gardent volontiers le secret. Je n'ai pour ma part, trouvé aucune bonne raison, au contraire, d'effacer de mon Ulysse, les sentiers de la création. Aussi ai-je mis la Muse à nu, du moins quand elle s'y prêtait. Les citations sont légions, chose inhabituelle dans un poème. Voilà ce que dit à leur égard, Walter Benjamin : *les citations dans mon travail sont comme des voleurs de grands chemins qui surgissent en armes et dépouillent le promeneur de ses convictions.* ⁽⁵⁾ J'ai, pour ma part, gardé toutes celles qui m'ont réjoui et ouvert à ma propre lumière. Mais pas seulement. Guy Debord écrit ⁽⁶⁾ « *Les citations sont utiles dans les périodes d'ignorance ; les allusions sans guillemets à d'autres textes que l'on sait célèbres, comme on en voit dans la poésie classique chinoise, dans Shakespeare ou Lautréamont doivent être réservées aux temps plus riches en têtes capables de reconnaître la phrase antérieure, et la distance qu'a introduite la nouvelle application. La lourdeur du procédé sera compensée, je l'espère, par la qualité de*

leur choix. John Donne ⁽⁷⁾ dont on connaît l'exigence poétique, ne veut, lui, rien "emprunter." Il méprise celui qui mâche comme un mendiant les fruits d'autres esprits.

Voilà pour le radeau, fait de bois glané et mis à flot.

Ce long, très long poème aurait tout aussi bien pu s'intituler de *l'Estaque à Ithaque*. Terminant un recueil de poèmes - *Le Livre de Zoleïkha* ⁽⁸⁾ alors que je voulais dire " Ithaque, son port...c'est Estaque que j'ai écrit. *Le port de l'Estaque* (1906) est une toile de Braque, encore largement influencée par le pointillisme et en même temps nourrie de Cézanne. C'est une toile vibrante de couleur (couples bleu/orange, jaune /violet, rouge/vert) où par petites touches transparait l'automne. Je fus, une fois encore, trompé par une quasi homophonie et le désir, comme déjà dans ma vie. C'est ce que m'avait laissé entendre une analyse touchant à sa fin. Mais cela relève d'un autre poème, avec tout ce qui y demeure d'obscur – *l'obscure lampe de cela*. ⁽⁹⁾ *Patience mon cœur* ⁽¹⁰⁾ – me suis-je dis : Ithaque, pourquoi pas ; cela pourrait faire un beau voyage - par mer et papiers. L'Odyssée ne repose-t-elle pas pour part sur une homophonie : Ulysse métis Outis personne – me /ou et too - tout ça dans le même sac, à la vue et l'insu du Cyclope. ? ⁽¹¹⁾ Une autre encore, d'homophonie dans la foulée :

Kronos qui dévore ses enfants - une façon illicite de garder le pouvoir – et Cronos, le temps avec un C et *différents régimes d'historicité*, comme aime à le dire, François Hartog. ⁽¹²⁾

Un voyage *n'importe où hors du monde* ? ⁽¹³⁾ Pas vraiment. Pari tenu – sans jeu de mot

– Ah ! Pâris... Il m'aura fallu 20 ans pour terminer l'ouvrage – plusieurs fois remis sur le métier. Autrement dit, exactement le temps mis par Ulysse pour faire la guerre et revenir dans son île : *Ithaque, claire sous le soleil*. Un peu plus toutefois qu'il aura fallu à Pénélope pour faire et défaire sa toile.

Ce que je savais alors d'Homère remontait à la classe de quatrième. Autant dire : rien. Et ce que je connaissais de la Bible – l'autre pilier de l'Occident - à ma communion solennelle ;

une affaire qui n'avait de communion que le nom. De la poésie, je n'avais fréquenté jusqu'ici, mais assidûment, que celle de mon siècle. Et pour commencer : Éluard, Saint John Perse et dans la foulée : Yves Bonnefoy dont "*Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, ⁽¹⁴⁾ m'avait fasciné. Peu de temps auparavant notre professeur de littérature et de latin, Mr Guy Demerson, et mon camarade de classe, Jean Claude Walter, (déjà poète) m'en avaient donné le goût. Et, dans le flot des élèves du Lycée Fustel de Coulanges de Strasbourg, se trouvait Jean Percet. Il n'avait alors de cesse, pendant le cours d'anglais, de me faire parvenir dessins ou caricatures, ponctués de jeu de mots. Nos chemins se sont croisés bien des fois depuis. Il a bien voulu, pour éclairer le recueil à venir, accepter de reproduire quelques-unes des planches de l'Illiade et de l'Odyssée qu'il avait faites, sans que nous nous soyons concertés. De l'Ulysse de Joyce, qu'il a également mis en images, je ne savais rien, sinon que ce livre existait. À plusieurs reprises, j'en ai abandonné la lecture. Je ne l'ai lu, sans en explorer tous les recoins, que peu avant de finir mon Ulysse et ce, après avoir vu, mis en scène aux Bouffes du Nord, son dernier épisode, le surnommé *monologue de Molly*, interprété par Anouk Grinberg (2013.) Les deux pour moi, furent une révélation.

Voilà pour la petite histoire. Quant à l'équipage du radeau, voici...

J'ai embarqué à la fois tous les poètes que j'ai aimé depuis l'âge de seize ans - et dans la soute, ce qui restait de mes lectures, ininterrompues depuis 2003, concernant l'épopée d'Homère et la Bible ; mon amour, ancien déjà, de la musique (le jazz surtout), de la peinture et du cinéma. Et celui, tardif du théâtre, né des conditions privilégiées que, médecin praticien au CHU, mon départ à la retraite en l'an 2000, avait rendu possible.

Nous naviguions alors entre Strasbourg, Paris et le Lubéron. Bref, une retraite heureuse, consacrée à une poésie qu'on pourrait appeler seconde – toute entière adossée à la littérature – dans laquelle j'ai mis tout ce que je croyais avoir à dire.

Il était clair pour moi, depuis la première ligne, que cela ne pourra pas être publié en l'état. Cela s'est confirmé depuis. Après trois timides tentatives, j'ai lâché le morceau. Et accepté, parvenu au port - Ithaque ou Estaque, peu importe - de regarder couler le navire, comme hier les petits bateaux que me confectionnait mon grand-père, avec du papier journal ou, piquer du nez les cerfs-volants sortis des mains du même homme - je l'adorai : même papier journal, deux baguettes en plus et un peu de colle fabriquée sur le réchaud. Restait à confirmer l'échec - en grand cette fois. L'occasion a fini par se présenter en 2023. La vente d'une parcelle de forêt et de la prairie adjacente dont mon épouse avait hérité, soit un morceau de terre redevenue sauvage, sur laquelle demeurait les vestiges d'un petit hangar... à bateaux (des kayaks pour dire vrai.) J'avais désormais, ou presque, de quoi faire une édition à compte d'auteur : dans une boîte cartonnée, abritant en deux volumes séparés, *Ulysse par mer et papier*, et – superflu ? - ce qui va avec : notes et bibliographie. Un gros vaisseau, pour le coup. Avec en vue, un naufrage de luxe. Du somptueux, à la Titanic. Non pas au large mais dans un tiroir. Peu importe : un seul lecteur suffit pour qu'une œuvre existe. J'en ai trois ou quatre. Et je sais le papier recyclable. Banksy, *street artiste*, dont l'identité demeure inconnue, disait : « *l'invisibilité est un super pouvoir*. Il écrivait aussi dans *"guerre et spray"* : *personne ne m'a jamais écouté, jusqu'à ce qu'on ignore qui je suis.* ⁽¹⁵⁾ Je serai peut-être reconnu dans un autre temps de l'histoire comme *has been* d'emblée, soit : un *"Incélébré"* pour ne pas dire *"incrébré"* qui, resté au temps de l'ancien franc, a beaucoup dépensé, pour n'être lu que par lui-même, dans un livre objet. Une performance à inscrire dans la rubrique : fatuité. Ma vie, dont je ne regrette rien, à la fois simple, douce et effacée, m'a préparé à cela. Cela au moins est à moi.

What else, à l'instant de quitter une scène ⁽¹⁶⁾ où je n'ai, pour ainsi dire, jamais paru ?

Cela – et ce n'est pas un scoop : plus encore que la parole qui tient du langage (mais de langue, il en est d'autres), *le rire est le propre de l'homme*. Le sourire aussi. Je l'ai, chemin faisant depuis Rabelais - Mr Demerson en était un spécialiste- appris de Richard Brautigan (via : *il pleut en amour*) ⁽¹⁷⁾, de notre chatte Maya (via : Alice) et de l'analyse, le jour où les bras m'en sont tombés. Et les mots avec. Un long très long silence. Juste avant de sourire à

nouveau. J'ai retrouvé depuis, un court article de la plume de l'analyste qui indiquait quelque chose de semblable dans son propre parcours : - *ô folle* ⁽¹⁸⁾ – semblait lui avoir dit, des années durant, un parfum signé Guy Laroche posé sur la tablette de sa salle de bain avant qu'elle ne traverse le miroir.

Notes bibliographiques

- 1-R. Debray, *Où de vivants piliers*, Éditions Gallimard, Paris, 2023.
- 2- A. Vandevenne, *Sono no uta, petits chants de la terre*, illustrations Manda, Éditions Pippa, Paris, 2015.
- 3-P. Éluard, R. Char, A. Breton (1930) *Ralentir Travaux*, Édition José Corti, Paris, 1989.
- 4-P. Éluard, *Donner à voir*, Éditions Gallimard, Paris, 1978.
- 5-Walter Benjamin, cité par Meschonnic dans *l'Utopie du Juif*, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 2001.
- 6-G. Debord, *Panegyrique* TI, Éditions Gérard Lebovici (1989) et Gallimard Paris, (1993).
- 7-J. Donne, *Satire II* in *Poésie*, Édition Imprimerie Nationale, Paris, 1993
...La citation apparaît dans la présentation de son ouvrage
- 8- André Vandevenne, *Le Livre de Zoleïka*, Librairie-Galerie Racine, Paris, 2003.
- 9- S. Stétié, *L'obscur Lampe de cela*, Éditions Jacques Brémond, Remoulins sur Gardon, 2003.
- 10 -Homère, *L'Odyssée*, Chant XX
- 11-Homère *l'Odyssée* Chant IX
- 12- F. Hartog, *Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps*, Éditions du Seuil, Paris, 2003.
- 13- C. Baudelaire, *N'importe où hors du monde*, Éditions Le Livre de poche, Paris, 1972.
- 14- Y. Bonnefoy, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, Éditions du Mercure de France, Paris, 1953.
- 15- Banksy, cité dans *Télérama*, n°3855, 29 /11/2023
- 16- W. Stevens, *À l'instant de quitter la scène*, Éditions José Corti, Paris, 2006.
- 17-R. Brautigan, *Il pleut en amour*, traduction F. Lasaygues et N. Richard, Éditions Le Castor Astral, Montreuil, 1997.
- 18- Eau folle, "un parfum Hespéridé, avec comme notes de tête : citron, Bergamote, Petit-grain et citron vert ;
- Verveine odorante, jasmin et œillet, comme notes de cœur.

